

Vicious Lips (1986) d'Albert Pyun

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 184, October–November 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2017). Review of [*Vicious Lips* (1986) d'Albert Pyun]. *24 images*, (184), 64–64.

Vicious Lips (1986)

d'Albert Pyun

À défaut d'être objectivement du « bon cinéma », *Vicious Lips* constitue clairement l'apothéose de l'esthétique « science-fiction poubelle néon » d'Empire Pictures. La feuille de route de la compagnie de distribution fondée en 1983 est parsemée d'une poignée d'authentiques films cultes, tels que *Re-Animator* et *From Beyond* de Stuart Gordon. Mais l'essentiel de son catalogue est composé d'une suite de bizarreries à demi recommandables telles que *Ghoulies*, pastiche à saveur satanique du *Gremlins* de Joe Dante, ou encore *Sorority Babes in the Slimeball Bowl-O-Rama*.

On peut difficilement faire plus années 1980 qu'un tel synopsis : en route vers un concert important, un groupe de rock 100 % féminin habitant une sorte de *Star Wars* à rabais s'écrase sur une mystérieuse planète désertique. Tandis que leur gérant tente d'aller trouver de l'aide, les quatre musiciennes sont attaquées par une espèce de loup-garou de l'espace – ce qui donne bien évidemment lieu à quelques scènes évoquant vaguement les innombrables imitations d'*Alien* produites par Roger Corman. En théorie, le film d'Albert Pyun peut paraître quelque peu banal de par son absurdité typique de l'époque.

Mais Pyun, assumant d'emblée le ridicule de sa prémisse, propose un objet formel inusité – sorte de clip glam-rock cosmique divisé en fragments quasi autonomes, retenus les uns aux autres par une généreuse application de Spray Net. Créateur d'images inspiré, Pyun est particulièrement à l'aise avec les restrictions budgétaires, employant à bon escient le côté cheap et fabriqué de ses costumes et de ses décors. Futur chantre du cyberpunk de



série B, le réalisateur de *Cyborg* (1989) et de *Nemesis* (1992) utilise cette texture artificielle pour créer des univers qui le sont tout autant.

Vicious Lips est surtout un film sur Los Angeles – le portrait à peine déguisé de cette jungle de néon où les rêves de gloire et de succès vont se buter à la réalité crasseuse d'une industrie perverse et corrompue. Derrière ses allures de divertissement bas de gamme se cache un véritable cauchemar surréaliste. L'espace de Pyun ressemble à s'y méprendre au Sunset Strip que décrivent les chansons de Guns N' Roses, et pour cause : ce futur de pacotille n'est rien de plus qu'une version à peine trafiquée de ce même décor. On ne peut d'ailleurs s'empêcher de penser que les quatre actrices principales jouent un peu leur propre rôle de starlettes désabusées, prêtes à tout (même à ça) pour faire avancer leur carrière. – **Alexandre Fontaine Rousseau**

L'effroyable secret du docteur Hichcock (1962)

de Riccardo Freda

On peut juger de la grandeur d'un film d'horreur gothique au degré de perversion souterraine qu'il abrite. Selon de tels critères, *L'effroyable secret du docteur Hichcock* est un chef-d'œuvre dès ce titre masquant (tout en prenant soin de les insinuer) les pulsions interdites de son personnage principal – un médecin, hanté par la mort de sa femme et cherchant à la ressusciter à l'aide du sang de sa nouvelle épouse, interprétée par l'inimitable Barbara Steele.

La référence à Alfred Hitchcock, quant à elle, n'est pas innocente. Sorte d'essai psychanalytique sur l'œuvre de celui-ci, le film de Riccardo Freda expose la part d'ombre et les plus sombres désirs du maître du suspense. Le cinéaste italien se permet, bien sûr, quelques clin d'œil plus classiques – au fameux verre de lait de *Suspicion*, notamment. Mais, sur le plan thématique, Freda s'intéresse plus particulièrement à *Vertigo* – explorant de manière explicite la tension nécrophile au cœur même du film de 1959, sans s'embarrasser de la pudeur toute victorienne de son auteur.

Sur le plan de la mise en scène, *L'effroyable secret du docteur Hichcock* se situe quelque part entre les premiers Jesús Franco (aux



États-Unis, le film était d'ailleurs présenté en programme double avec *L'horrible docteur Orlof* de ce dernier) et Mario Bava, collaborateur de Freda sur *I Vampiri* et *Caltiki, Il Mostro Immortale*. Les couleurs

vives accentuent la dimension charnelle du récit en excitant les sens, tandis que les récurrences visuelles soulignent la nature obsessionnelle du sujet.

Tourné l'année suivante, *Le spectre du professeur Hichcock* reprend les grandes lignes de *L'effroyable secret* en inversant cependant les rôles. Cette fois-ci, Barbara Steele est hantée par le fantôme de son mari, qu'elle a assassiné pour pouvoir être avec son amant. Comme si Freda cherchait à épuiser les possibilités d'un même espace, d'un même couple, d'une même situation ; comme si le cinéma de genre, avec ses lieux communs et ses répétitions, n'était qu'un éternel recommencement dont il fallait explorer les plus infimes variantes... Le diptyque se déploie ainsi à la manière d'un cycle infernal, à travers lequel des humains possédés par leurs désirs sont condamnés à répéter à l'infini les mêmes jeux cruels. – **Alexandre Fontaine Rousseau**